

«Civiliser l'argent»

Action de Carême 2001

par Astrid ROTNER-SIGRIST,* Wettingen

La Campagne de Carême 2001 intitulée «Civiliser l'argent» a démarré le 1^{er} mars. «Civiliser» signifie également «apprivoiser». La puissance ambivalente que représente l'argent est susceptible d'être soumise à des normes éthiques qui la canalisent, accentuant sa face bénéfique et désarmant son pouvoir destructeur de la vie. Les Eglises, les chrétiennes et les chrétiens d'aujourd'hui doivent réfléchir à la valeur spirituelle et psychologique de l'argent.¹

Le dollar américain porte l'inscription *In God we trust* (nous mettons notre confiance en Dieu) et sur la tranche de notre pièce de cinq francs, on peut lire *Dominus providebit* (Dieu pourvoira). N'est-ce pas pur cynisme que d'associer ainsi Dieu et l'argent à l'ère du néo-capitalisme débridé ? L'argent n'est en fait qu'un moyen pour conserver et transférer des valeurs. Il n'est ni bon ni mauvais en soi. A nous d'en faire bon usage. Un bref coup d'œil sur l'histoire de l'argent permettra d'étayer cette réflexion.

Les inconvénients du troc apparurent dès l'Age de la pierre. Trouver un partenaire adéquat, au moment et à l'endroit où on avait besoin de lui, s'avéra vite fastidieux. Le caractère périssable des biens, leur transport et l'impossibilité de partager certains d'entre eux constituaient autant d'obstacles au troc. Aussi les hommes de l'Age de la pierre eurent-ils l'idée d'introduire une référence commune : l'argent en nature. Les métaux s'imposèrent comme des intermédiaires particulièrement appropriés. D'où l'introduction de pièces de métal non frappées, dont la valeur était déterminée par le poids (cf. les talents en

argent dans Mt 18,24-28). Il faudra attendre le milieu du XVII^e siècle pour que soient imprimés en Europe les premiers billets (Marco Polo raconte qu'il a vu des billets de banque impériaux en Chine en 1276). Ensuite, dans les années soixante, le recours aux versements postaux et aux virements bancaires s'imposa. Aujourd'hui, seul 12 % des transactions financières se font encore en argent liquide. Cette proportion va certainement diminuer encore avec l'extension rapide du paiement par cartes de crédit électroniques.

L'histoire de cette référence commune montre clairement que l'argent n'est qu'un moyen pour faciliter les transactions commerciales. La réalité est cependant plus compliquée...

L'argent et la sécurité

Dans notre société, l'argent est le moyen de survie par excellence. Nous nous sentons mal dès que nous commençons à en

* Astrid Rotner-Sigrist est théologienne et travaille en tant qu'assistante pastorale à Baden.



Les billets de banque peuvent être porteurs de justice.

manquer et nous cherchons tout de suite un moyen de nous renflouer, le plus souvent en essayant de vendre notre force de travail au meilleur prix. L'épargne aussi occupe une grande place dans notre esprit. Car l'argent nous donne la sécurité, il nous aide à faire face aux épreuves : la mort du conjoint, une invalidité ou encore la vieillesse. Est-ce faire preuve de mesquinerie ou manquer d'esprit chrétien que de réfléchir à des données financières ? Ferions-nous mieux de nous occuper de choses plus nobles ?

Avoir les pieds sur terre, c'est se préoccuper aussi des questions matérielles, comme de notre caisse de pension ou de nos impôts. Ce qui est dangereux, par contre, c'est de s'accrocher exclusivement à cette sécurité-là et de ne plus penser qu'en termes financiers. Car la sécurité comprend bien d'autres volets. Les contacts sociaux par exemple. «Dix amis valent mieux qu'un

compte en banque.» Ce constat met le doigt sur le rôle que peut jouer un réseau de relations qui fonctionne bien.

Ce que l'argent ne saurait nous donner, en revanche, c'est la sécurité dernière. Nous sommes tous égaux devant la mort. C'est là le point d'ancrage du message des Évangiles. Jésus nous propose une sécurité spirituelle : «Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les mites et les vers font tout disparaître... Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les mites ni les vers ne font de ravages, où les voleurs ne percent ni ne dérobent. Car où est ton trésor, là aussi sera ton cœur» (Mt 6,19-21). Jésus dit aussi de ne pas se faire trop de soucis pour les choses matérielles : «Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. Car la vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement

... Et qui d'entre vous d'ailleurs peut par son inquiétude prolonger tant soit peu son existence ? » (Lc 12,22-23,25).

Accepter ce message, c'est souscrire à une forme de prévoyance. Veiller à son attitude mentale, faire confiance au plus profond de soi à la force et à l'amour de Dieu plutôt qu'à la sécurité financière. Rechercher les expériences spirituelles, plutôt que de toujours centrer son attention sur les choses matérielles, c'est être rassuré devant une mort terrestre inéluctable. C'est faire quelque chose pour son avenir ultime, celui du Royaume de Dieu. En amassant des trésors spirituels, nous pouvons nous familiariser avec le Royaume de Dieu. Notre qualité de vie ne peut que s'en trouver améliorée, nous serons plus heureux, nous saurons regarder les beautés de ce monde et être attentifs aux besoins des autres. La question centrale qui se pose à nous est donc la suivante : à quoi est-ce que je fais confiance au plus profond de moi ? Est-ce que je consacre mes forces intellectuelles et spirituelles à des choses futiles en dernier ressort ou à des valeurs qui me font vraiment avancer ?

L'argent et la foi

Qui d'entre nous ne rêve pas une fois ou l'autre de vivre sans compter ? Ce désir bien compréhensible se transforme en piège à partir du moment où se confondent plaisir de vivre et sens de la vie, quand l'accumulation du capital devient religion. Luther disait déjà : « Où tu accroches ton cœur, là est ton Dieu. »

Jésus a toujours mis ses disciples en garde contre l'argent mais il ne l'a pas diabolisé. Il reconnaissait que c'était un moyen d'atteindre des buts et il ne s'est pas comporté en ascète qui rejette tout plaisir avec indignation. L'histoire de l'onction à Béthanie le montre clairement (Mc 14,3-9). Une femme s'approche de Jésus et lui verse un parfum précieux sur la tête. Les disciples s'indignent

car on aurait pu vendre ce nard à bon prix pour donner ensuite l'argent aux pauvres, mais lui accepte ce bienfait sans mauvaise conscience. C'est comme une consolation physique juste avant la Passion, car il sait que son corps sera bientôt cruellement maltraité. Il accueille ce que cet instant a de particulier et refuse de le gâcher par des scrupules idéologiques. La parabole de l'intendant avisé est aussi particulièrement éclairante (Lc 16,1-9).² Ce texte contient un message essentiel : soyez habiles en matière d'argent, utilisez-le pour réaliser nos objectifs communs mais ne devenez jamais ses esclaves ; le gros de votre attention doit aller à Dieu, c'est lui qui fonde votre existence. La foi chrétienne n'exclut donc pas qu'on porte un certain intérêt aux choses matérielles. Les Evangiles montrent d'ailleurs que le mouvement de Jésus n'a pu se passer totalement d'argent. Selon Luc, ce sont surtout des femmes aisées qui ont soutenu Jésus et ses disciples (Lc 8,1-3).

L'argent multiplie donc nos possibilités d'action, notre influence sur la vie politique et économique (financement d'une campagne d'affichage, création d'une entreprise pourvoyeuse d'emplois, etc.). Avoir de l'argent, c'est avoir du pouvoir, sur sa propre vie, sur celle des autres, et peut-être sur une collectivité entière. Et c'est sans doute la raison profonde pour laquelle certaines personnes qui possèdent déjà des millions cherchent à en avoir encore plus. L'ivresse de l'argent et du pouvoir peut cependant faire oublier que celui qui en possède beaucoup a aussi de lourdes responsabilités. Il se doit de penser au bien de ceux qui dépendent de lui et au destin de ceux qui n'ont rien. Car l'argent, surtout quand il s'agit d'une grosse somme, peut servir à promouvoir la vie ou à la détruire.

Il y a le pouvoir dont disposent les chefs et les actionnaires des entreprises sur les employés et leurs familles. Décider d'optimiser les profits au détriment du bien-être de leurs employés a des conséquences néfastes

sur la vie de beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants. De nombreux enfants ne voient pratiquement pas leur père ; les femmes, souvent seules pour les élever, sont parfois dépassées. Et quand la personne qui pourvoit aux besoins de la famille rentre enfin à la maison, elle est fatiguée et de mauvaise humeur, à cause des tensions professionnelles. Les relations en souffrent, tout le monde est mécontent et il n'y a plus de vie de famille digne de ce nom. Cette triste réalité est celle de beaucoup de gens en Suisse.

Il y a aussi le pouvoir que les hommes exercent sur les femmes par le biais de l'argent. A l'échelle mondiale, les hommes détiennent l'essentiel des ressources financières, alors que les femmes effectuent la plupart des travaux, le plus souvent sans être payées. La réalité que recouvrent ces faits, c'est celle de personnes qui toute leur vie dépendent des autres et qui sont exploitées sans scrupule.

Rompre avec le péché

Les abus de pouvoir liés à l'argent ne sont pas nés d'hier. A l'ère pré-chrétienne, ces pratiques étaient déjà courantes, semble-t-il, et il y avait aussi des gens qui s'y opposaient fermement. Plusieurs prophètes de l'Ancien Testament critiquent la société sans ménagement. Ils dénoncent l'absence d'ordre et de justice au sein du peuple d'Israël, à cause de la cupidité de quelques-uns. Le prophète Amos dénonce le prix excessif des fermages et des redevances céréalières pour les indigents (Am 5,11) et le fait que les hommes au pouvoir utilisent cet argent pour se complaire dans le luxe (Am 6,3-6 et 4,1s). Isaïe blâme la concentration de la propriété foncière entre les mains des quelques riches du pays (Es 5,8). Jérémie tempête contre son roi Yoyaqim, parce qu'il se construit un palais plutôt que de payer décemment ceux qui travaillent pour lui (Jr 22,13s). Les prophètes dénoncent aussi certaines pratiques

religieuses. Plutôt que des manifestations de pénitence avec force sacs et cendres, le Seigneur aimerait que son peuple s'emploie à «dénouer les liens provenant de la méchanceté, détacher les courroies du joug... partager le pain avec l'affamé...» (Es 58,5-7).

La première fois que Jésus prend la parole en public à Nazareth, il utilise des mots tirés du livre d'Isaïe : «Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté» (Lc 4,18 et Es 61,1s). Jésus se situe tout à fait consciemment dans la tradition libératrice des prophètes qui ne tolèrent aucun abus de pouvoir. Celui qui s'enrichit aux dépens d'autrui ou qui utilise sa richesse pour réduire les autres en esclavage se met en infraction avec la règle fondamentale de la tradition judéo-chrétienne. Il se conduit de manière irrégulière, au sens le plus authentique du terme.

L'enseignement social de l'Eglise catholique rappelle toujours ce lien entre richesse et responsabilité. Selon Jean XXIII, «nos prédécesseurs n'ont cessé d'expliquer que le droit à la richesse implique une responsabilité sociale. D'après la volonté du Créateur, tous les biens doivent servir en premier lieu à entretenir dignement tous les hommes» (*Mater et Magistra*, n° 119, voir aussi *Rerum novarum*, n° 19, *Quadragesima anno*, nn° 45 et 50, *Pacem in terris*, nn° 31, 32 et 34).

Tout cela nous amène à la notion de péché. L'Assemblée de Puebla a forgé la notion de péché structurel en 1979 déjà. Ce terme traduit l'état de péché dans lequel se trouve un système social qui défavorise une partie des hommes et des femmes (par exemple par le biais de l'exploitation au travail, d'impôts et de prix injustes, etc.). Toute personne qui profite de ce type de système est partie prenante du péché structurel, même si elle ne s'est rendue coupable de rien personnellement. Car cette injustice structurelle la conduit à exploiter les autres, qu'elle le veuille ou non.

Quand nous considérons les relations Nord-Sud, force nous est d'ouvrir les yeux sur cette pénible vérité : notre vie est marquée par le péché structurel. Beaucoup de nos biens de consommation sont bon marché parce qu'ils sont fabriqués dans des conditions catastrophiques, ou parce que les matières premières en provenance de l'hémisphère sud se voient imposer des prix injustes. En tant que citoyennes et citoyens de l'hémisphère nord, nous sommes intégrés dans ce système commercial et nous profitons forcément des injustices qui lui sont inhérentes, même si nous ne sommes pas d'accord avec cela. Il est d'autant plus important de chercher inlassablement à rompre avec cette imbrication coupable.

Tous responsables !

Nous avons une responsabilité éthique concrète. Si nous avons beaucoup d'argent, que nous investissons, dirigeons une entreprise ou soutenons une institution, il nous faut trouver un moyen de mettre ce pouvoir financier au service du bien commun. Il nous faut vérifier si les structures sociales et économiques d'où nous tirons notre argent sont équitables et nous demander s'il y a des structures qui nous privilégient au détriment d'autres personnes et ce que nous pouvons faire pour réduire cette inégalité.⁵

Si nous avons peu d'argent, nous ne pouvons pas nous soustraire à toute responsabilité pour autant. La parabole des talents le montre clairement (Mt 25,14-30). Il s'agit de faire fructifier le Royaume de Dieu, et donc la justice et l'amour entre les hommes. Chaque personne doit investir ses talents dans ce but, qu'il s'agisse d'argent, de compétences ou d'autres charismes. Il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu mais celui qui n'a pas reçu grand chose doit quand même en faire bon usage. Grégoire le Grand a explicité cette pensée :

«Que celui qui a reçu l'intelligence s'en serve pour dispenser un enseignement utile ; que celui qui a reçu la richesse veille à exercer activement la charité ; que celui qui est versé dans l'exercice des choses matérielles utilise son savoir pour le mieux-être de ses frères humains.»

Aujourd'hui, les absurdités de l'économie financière et l'inégalité dans le partage de l'argent sont devenues trop criantes. Il n'est plus possible d'exclure de l'économie les aspects sociaux et éthiques. La justice fiscale, des salaires convenables pour un travail convenable, la couverture sociale pour les plus faibles, un commerce équitable avec les pays du Sud, tels sont des thèmes qui doivent rester présents dans le débat public. Pas uniquement au sein de la population, mais aussi dans les sphères dirigeantes des banques et des entreprises, dans les milieux politiques et dans les théories des professeurs d'économie ! Car il faut de nouvelles règles pour civiliser l'argent dans le cadre de l'économie financière.

A. R.-S.

traduction Ursula Gaillard

¹ Ce texte est un condensé de *Notes théologiques. Repenser notre rapport à l'argent*, in «Info-Campagne 2001, magazine de la Campagne œcuménique de Carême 2001», éd. Pain pour le prochain/Action de Carême, Lausanne 2000, pp. 33-39 (ndlr).

² Voir à ce sujet encore la p. 8 de ce numéro.

³ Deux publications récentes permettent de s'informer sur les moyens de mise en œuvre d'une telle démarche. Il s'agit de *Mettre votre argent au vert ? Guide des placements responsables en Suisse*, éd. Déclaration de Berne/WWF Suisse, Lausanne 2000, 44 p. (☎ 022 939 39 90 ; fax : 021 624 54 19) et de *Pour des placements financiers responsables ! Repères éthiques et pratiques*, éd. Institut d'éthique sociale/Justice et Paix/Pain pour le Prochain/Action de Carême, Lausanne 2000, 48 p. (☎ 021 617 88 81 ou 021 614 77 17) (ndlr).